

Le chemin le plus court

« Marie, Marie ! »

La Veuve Capuech s'époumonait en se demandant ce que pouvait bien faire sa fille. Ce n'était quand même pas si long de ramasser des coings. Mais la demoiselle aimait de prendre son temps : dès que quelqu'un lui demandait un service, elle s'exécutait, quitte à y perdre son après-midi. Elle était gentille, trop peut-être. Elle sortit enfin de derrière le bosquet, l'air rêveur, comme à l'accoutumée. Comme à son habitude, elle portait une large chemise blanche en lin, une vieille jupe grenat, un tablier blanc, un fin manteau brun et surtout son accessoire préféré, son capulet. Sa mère lui fit signe de se hâter.

En s'approchant, la jeune fille lui montra sa récolte. Elle avait ramassé plus de coings qu'espéré. Cela calma la Veuve Capuech qui la remercia en rentrant dans leur maison. Marie ressortit immédiatement pour voir ses deux petits frères qui couraient les poules. Depuis la mort de son père l'hiver passé, elle savait qu'elle devait encore plus soutenir sa mère. Elle leur donna des coings et leur coupa un morceau du pain qu'elle gardait dans son tablier. Les deux petits garçons la remercièrent et repartirent courir.

Retournant dans la maison, elle fut accueillie par sa mère qui tenait son plus beau panier en osier, dans lequel elle avait mis deux coings, une galette et quelques sous. Tendant le panier à sa fille surprise, elle lui dit :

« - Milo-dious¹ Marie ! J'ai failli oublier ! Va dont chez la tante, elle doit avoir fait des confitures. Tu lui donneras tout ça en échange, ça lui fera de la visite, à ma pauvre sœur.

- D'accord, maman ! Je serai de retour pour t'accompagner au marché.

- Dans deux heures ? Bestiasse² ! Le pont de Péaule est cassé. Tu ne peux pas y aller directement.

- Tu es sûre ?

- Mais oui, regarde. »

À ces mots, sa mère sortit une vieille carte. Elle avait été offerte par le notaire de la ville à son père vingt ans plus tôt. Une belle carte avec tous les chemins, les ponts et la rivière. Elle adorait la façon dont le cartographe avait figuré l'eau, cela lui rappelait les stries d'une souche. On reconnaissait même quelques habitations, mais pas leur ferme. Effectivement, le pont étant cassé, elle devait faire un grand détour par l'Ouest en traversant une branche secondaire de la rivière puis la rivière elle-même. Mais ce n'était pas ce qui l'inquiétait.

« - Maman, c'est quoi cette grosse forme, en haut en droite, sur l'autre rive, par laquelle

¹Mille dieux

²Idiotie

passe le chemin ? On dirait une montagne ou une forêt.

- Macarel³ ! C'est vrai que tu n'es jamais passé par là. C'est un marécage. N'y passe pas.

Contourne-le par en haut.

- En dehors de la carte ? Mais je n'y suis jamais allé.

- Ne t'inquiète pas, ce n'est pas long ni dangereux.

- D'accord, Adiou⁴ ! »

Elle prit le panier, la carte et sortit. Si elle voulait rentrer avant la nuit, il ne fallait pas traîner. Surtout avec ce détour. Elle n'aimait pas beaucoup l'idée d'aller dans un endroit qui ne figurait pas sur la carte. Mais sa mère savait mieux qu'elle. Elle se mit en route, resserrant son capulet. Le début du chemin était agréable : elle traversait les champs que sa famille et les voisins cultivaient. À cette heure, personne n'était dehors, lui laissant le loisir de rêvasser. Puis, elle passa le pont du Masclé.

C'était ici que les garçons des environs aimaient se réunir. Certains avaient été ses amis, mais aujourd'hui, elle s'en méfiait. Ils ne lui avaient rien fait pourtant. Simplement une ou deux remarques. Plus même. Des dizaines de remarques. Tous les jours. Dès qu'elle les croisait. Surtout depuis que son père était mort. Avant, sa présence les décourageait. Mais, maintenant, ils savaient que personne ne les réprimanderait et n'hésitaient pas à lui adresser toutes sortes de commentaires et d'insinuations. Elle comprenait bien que, plus jeune, quand l'innocence était encore de mise, elle avait brisé quelques cœurs. Mais cette vengeance imbécile commençait à lui peser.

Apercevant un des garçons au loin, elle baissa la tête et accéléra le pas. Elle n'avait pas franchement peur, mais n'était pas rassurée pour autant. Soudain, il se mit à marcher vers elle. Paniquée, elle accéléra encore. Elle vit alors une silhouette un peu plus loin, dans l'ombre d'un grand arbre fruitier. Ralentissant le pas, elle plissa les yeux. Il s'agissait d'une figure masculine, de grande taille et avec une carrure plutôt imposante. Semblant la voir aussi, l'homme cessa de s'appuyer contre l'arbre et se mit à marcher vers elle. Oh non ! Elle était prise entre deux feux et ne savait pas quoi faire. Incapable de choisir, elle ne bougea pas et vit l'homme sortir de l'ombre. Elle le reconnut alors, avec soulagement.

C'était Monsieur Farssac. Pendant qu'il se rapprochait d'une démarche assurée, elle discerna ses vêtements chics, sa perruque blanche poudrée puis, progressivement, sa mâchoire carrée, son nez aquilin et ses grands yeux verts qui lui donnaient un regard perçant. Elle connaissait bien cet homme. C'était un bourgeois de la ville voisine, riche et respecté. Il aimait venir se promener à la campagne et leur donnait souvent des cadeaux,

³Pétard

⁴Salut

à elle ou à feu son père. Sa mère ne l'aimait pas beaucoup, sans qu'elle sache pourquoi. Aussi ne l'avait-elle pas vu depuis longtemps. Elle fut donc ravie qu'il lui sourit puis la salua. D'autant plus qu'il avait fait fuir le garçon.

« - Bonjour, ma petite Marie, comment vas-tu ?

- Bien et vous, Monsieur Farssac ?

- Bien, merci. Et ta mère, elle s'en sort bien, avec ses deux mouflets ? La dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'enterrement de ton père. Mes condoléances, soit dit en passant.

- Merci. Nous parvenons à bien vivre pour l'instant. Les garçons seront bientôt assez grands pour aider, et les voisins nous soutiennent. En espérant que l'hiver passe sans difficulté.

- Je vois, tant mieux. Je vous amènerai de l'argent à l'occasion, ça me permettra de vous revoir, ma petite. Et toi d'ailleurs, que fais-tu ici ?

- Je vais chercher des confitures chez ma tante, en échange du contenu de ce panier.

- Elle refuse toujours de venir vivre chez vous ? Il faut dire que sa maisonnette est chaleureuse et bien placée. Mais j'y pense, par où allez-vous passer ? Le pont de Péaule est cassé.

- J'ai la carte du notaire. Ma mère m'a dit de contourner les marécages et de passer par en haut. Je ne sais pas exactement par où, le notaire n'a pas fini de dessiner. Je vous avoue que cela m'inquiète un peu »

M.Farssac lui prit délicatement la carte des mains, et la regarda attentivement. Il paraissait soucieux et plongé dans une intense réflexion. Peut-être allait-il lui conseiller un autre itinéraire. Cela l'arrangerait. Lui rendant la carte, il reprit :

« - Votre mère vit dans le passé. Ces marécages ont été en grande partie asséchés. Voyez ce chemin que le notaire a tracé. Il est aujourd'hui tout à fait praticable. Allez-y sans crainte. Cela vaut beaucoup mieux pour vous que de passer par des endroits que vous ne connaissez pas.

- Ils sont si dangereux que cela, ces endroits ?

- Pas qu'ils soient dangereux, mais sans carte, vous risqueriez de vous perdre. Croyez-en ma vieille expérience, une jolie jeune fille comme vous a tout intérêt à rester dans les limites de ce qu'elle connaît.

- Si vous le dites, c'est que ça doit être vrai. Je passerai par le marécage. Merci beaucoup, monsieur, je ne reste pas plus, je dois être rentrée avant la nuit.

- Bien sûr, mon enfant. Au plaisir.

- Au plaisir ! » lui lança-t-elle en s'éloignant déjà.

Heureusement qu'elle l'avait rencontré. Elle était rassurée de savoir qu'elle n'aurait pas à s'aventurer en terre inconnue. Déjà qu'elle n'était pas sereine ici. Au bout d'une demi-

heure de marche, elle arriva à un croisement. Faisant confiance à M.Farssac, elle prit à droite, vers les marécages. Si elle en croyait la carte, elle serait chez sa tante dans l'heure. De plus, ces marécages asséchés lui plaisaient plutôt bien. Ils étaient charmants et il y faisait frais.

Alors qu'elle avançait, perdue dans ses pensées, elle se mit à sentir de l'eau mouiller ses pieds, puis ses chevilles. Baissant les yeux, elle vit qu'elle marchait dans des flaques, sans même s'en être rendu compte. La boue semblait s'étendre sur plusieurs dizaines de mètres encore. Mais bon, rien de bien inquiétant, cela ne durerait sûrement pas longtemps, il lui suffisait d'être attentive. Elle continua de marcher. Au fur et à mesure de son avancée, elle sentit que les environs étaient de plus en plus humides. La boue sous ses pieds ressemblait désormais à de l'eau sale. Les marécages n'avaient pas été totalement asséchés ? Elle commençait à s'embourber. Déjà sa chère jupe était toute crottée. Elle hésita à reculer, mais elle y perdrait trop de temps. Alors, elle s'accrocha. Avançant. Un pied puis l'autre. En essayant de bien choisir où marcher pour ne pas s'enfoncer. Intérieurement, elle maudissait M.Farssac. Mais elle se disait aussi que ce n'était pas la faute de ce brave monsieur qui l'avait gentiment aidé. Et elle continuait. Pensant à sa tante et à sa mère qui l'attendaient. Ses jambes étaient presque intégralement trempées, mais elle continuait. Il fallait faire vite.

Après avoir pataugé beaucoup trop longtemps, elle finit par retrouver un chemin à peu près praticable. En se référant à la carte, elle comprit qu'elle sortait de la zone marécageuse et n'était plus qu'à quelques minutes de marche de sa destination. Revigorée, elle accéléra le pas et aperçut rapidement la maisonnette de sa tante. C'était une petite bâtisse simple, mais elle était solide et Marie savait qu'il y faisait chaud. Impatiente de se réchauffer, elle se mit à courir. En approchant, elle ralentit et remarqua que la porte était entrouverte. Étrange. Sa tante insistait toujours pour la garder fermée. Un oubli peut-être.

Sachant qu'elle devait faire vite, Marie entra, enleva ses sabots et se dirigea vers l'étage où sa tante faisait habituellement la sieste dans l'après-midi. En montant, elle se mit à entendre des bruits étranges. On aurait dit un bœuf qui respirait bruyamment, comme après un effort important. Cela l'étonnait de sa tante. Espérant qu'elle n'était pas souffrante, elle gravit l'escalier rapidement et poussa la porte de la chambre.

Elle resta interdite quelques instants, n'en croyant pas ses yeux. Sa tante, manifestement assommée était étendue sur son lit, la robe relevée. Entre ses jambes, un grand homme qu'elle connaissait bien : M.Farssac. Presque entièrement dévêtu, celui-ci s'était retourné vers Marie. Tous les muscles de son corps étaient tendus et sa peau perlait de transpiration. Il respirait fort, la regardant droit dans les yeux, avec le regard d'un renard

entrant dans un poulailler. Et il souriait. De toutes ses dents. Un sourire carnassier. Elle se rendit compte qu'il avait de très grandes dents.

Choquée par la situation, elle resta paralysée et n'eut même pas le réflexe de reculer. Elle refusait de croire ce qu'elle voyait. Les grandes mains de M.Farssac relâchèrent le cou de la tante. Il se leva, révélant sa nudité, et vint vers elle. Elle recula d'un pas, mais, vif comme un lièvre, il lui sauta dessus et la plaqua contre le sol. Dans un ultime réflexe, elle lui griffa le visage. Mais, arborant toujours le même sourire malgré le sang qui coulait de sa lèvre, l'homme lui mit une claque digne d'un ours, l'assommant à moitié. Il la retourna sur le ventre, face contre terre et lui tint les bras, l'empêchant de se débattre. Elle n'en avait de toute façon pas la force face à lui.

Il la dévora pendant des minutes qui lui parurent des jours, comme l'aurait fait un loup. Elle se maudit de l'avoir écouté et de ne pas avoir osé franchir les limites de la carte.